

BIENVENUE CHEZ...



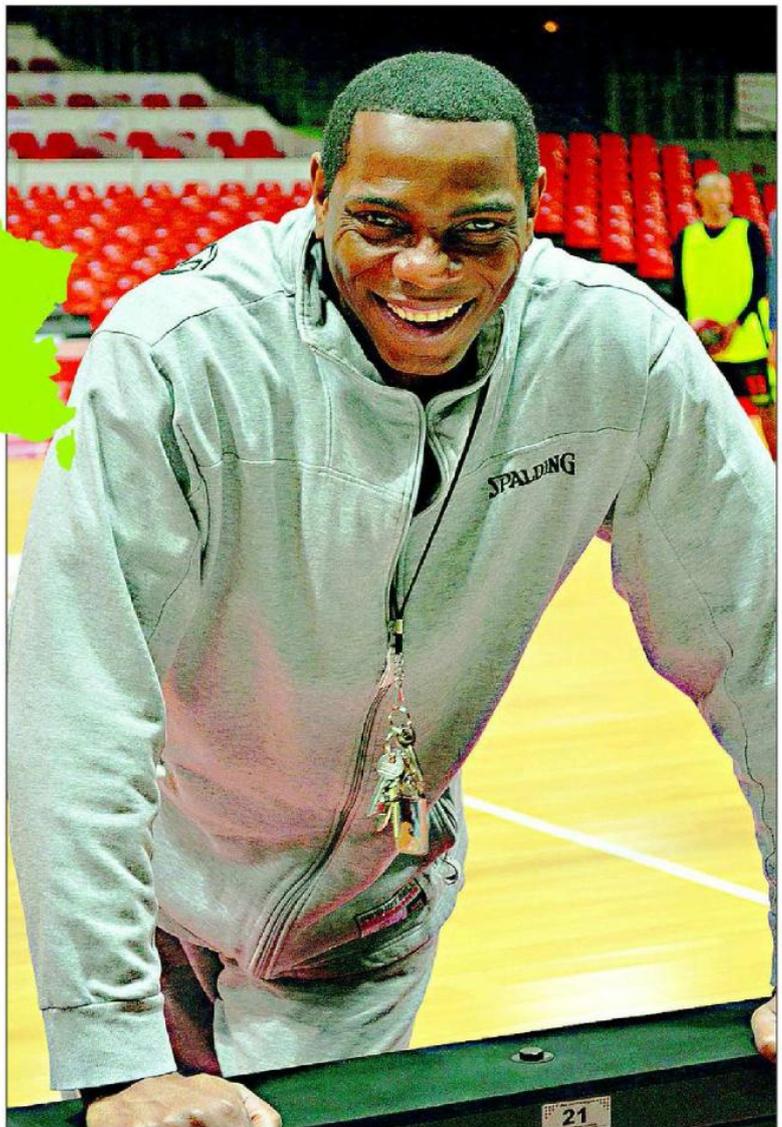
Jim BILBA

Il a bien pris **quelques – petits – kilos** depuis **la fin de sa carrière**, mais il **n'a pas changé**. Toujours **le même sourire**, large, et le rire facile. À **bientôt 45 ans**, Jim Bilba squatte encore les terrains de basket. **S'il a rangé son short et les contres monumentaux** qui ont contribué à **sa légende**, il n'a pas délaissé pour autant les parquets. **Assistant-coach à Cholet** depuis **six saisons**, le club qui est venu **le chercher à Pointe-à-Pitre** à l'âge de 18 ans, **l'ancien international aux 170 sélections** vit toujours **avec passion** sa nouvelle vie. Bienvenue dans le quotidien de « **Trampoline Jim** ». Reportage et photos réalisés par Romain SCHUÉ (Agence de presse ALP)

CHOLET

« Ma deuxième maison »

Ici, Jim Bilba est l'homme à tout faire. À l'entraînement, il passe la serpillière, il range les balles, il ramasse les maillots, il distille de précieux conseils, il relaye les consignes du coach Laurent Buffard et il encourage. Tout le temps. Et lorsque le Guyanais Claude Marquis peine à effectuer un sprint, il éclate de rire. A Cholet, Jim Bilba trimbale sa bonne humeur communicative. Des bénévoles du club, en passant par la boulangère du coin, tout le monde le connaît. Tout le monde l'adore. « C'est ma 17^e année dans ce club, raconte, enchanté, Jim, installé dans le fauteuil de son modeste bureau, dans la salle de la Meilleraie, l'antre du Cholet Basket. J'ai quasiment passé autant de temps ici qu'en Guadeloupe ! C'est mon deuxième chez moi ». Tout a commencé en 1986, lorsque Jean-Pierre Cotellon, son agent, qui partageait sa vie entre Saint-Anne et la Métropole, le fait venir dans les Mauges à l'âge de 18 ans, en compagnie d'un autre Guadeloupéen, Jean-Pierre Ville. « Je ne voulais pas aller dans une grosse agglomération, je voulais éviter les tentations et me focaliser sur le basket ». Il ne pouvait pas mieux tomber. « Je n'ai pas été déçu, assure l'ex-ailier fort d'un éclat de rire. En arrivant, en plein mois d'août, j'ai découvert une ville morte ! » Et une météo bien différente qui a failli le faire craquer. « Lors de mon premier hiver, il a neigé pendant 15 jours de suite. Je grelottais, ça m'a choqué et paralysé. Je ne pouvais pas sortir du centre de formation et j'ai donc séché les cours de ma troisième et dernière année de mon CAP électricien », raconte-t-il aujourd'hui avec un sourire aussi large que son palmarès.



LA VIE QUOTIDIENNE

« Je ne compte pas mes heures »

S'il s'imaginait passer plus de temps avec sa femme et ses trois enfants – deux filles et un garçon, âgés de 18, 15 et 4 ans – à la fin de sa carrière sportive, c'est raté. La sieste entre deux entraînements, sacrée pour tous les sportifs, n'existe plus. « Pfiouuu, soupire Jim, y a bien longtemps que je n'ai plus le temps pour ça ! Avant, mon boulot c'était de prendre soin de mon corps, de bien m'alimenter, de m'aérer l'esprit. À présent, c'est totalement différent ». Le basket, il y pense parfois « 24 heures sur 24 ». Tout commence dès 8 h 30 et ça peut se prolonger jusqu'au milieu

de la nuit. En charge de l'analyse vidéo des adversaires en championnat, il regarde chaque semaine trois rencontres différentes afin de monter une compilation des tactiques d'attaque et de défense, avant de retranscrire tout le schmilblick sur papier. « C'est un énorme travail ». Sans oublier les entraînements – souvent deux par jour – et les coups de fils aux agents pour rester sur le qui-vive en cas de transfert. « Parfois, je peux avoir un coup de mou, mais c'est une vraie passion. Je ne compte pas mes heures. J'adore mon boulot. »



SES DEBUTS « Jacques Cachemire et Patrick Cham, mes modèles »

Tout a débuté sur la place de la Victoire de Pointe-à-Pitre. « J'étais minot et l'on s'amusait là-bas, autour d'un panier. C'était le point de ralliement des sportifs. Et les plus anciens n'arrêtaient pas de parler de Jacques Cachemire (international aux 250 sélections entre 1969 et 1983). Il était le meilleur joueur européen de sa génération et tournait à près de 30 points par match. J'ai appris à le connaître

grâce à sa femme. Elle donnait des cours de gwoka et mes sœurs y assistaient. J'ai donc suivi son parcours et lorsque je l'ai rencontré, j'ai été très surpris. Il était très sympathique et d'une grande simplicité ». Après de longues années de natation, Jim Bilba s'inscrit également, « à 15 ans et demi seulement », au club de Ban-é-lot sur les conseils d'un ami de son père. Avec, en tête, un autre

modèle : Patrick Cham, son aîné de neuf ans, qui a porté à 113 reprises le maillot bleu. Quelques années plus tard, lors de l'été 1988, il le retrouve même à Cholet. « J'étais chez les espoirs et le club venait de le recruter. Il m'a beaucoup aidé pour franchir les différentes étapes. Il m'a appris à être professionnel et régulier ». Avant d'exploser en Pro A et avec l'équipe de France.

L'EQUIPE DE FRANCE

Paradoxalement, c'est à la suite de cette grave blessure (lire sa carrière) que Jim Bilba explose chez les Bleus. Mais avant de connaître la gloire aux JO 2000, l'intérieur a dû s'imposer dès 1989 aux côtés des Dubuisson, Occaney, Beugnot, Cham, Ostrowski et Dacoury, des grands noms du basket français. « J'étais dans mes petits souliers. Je me faisais chamber car je ne parlais pas. Être sélectionné, c'était un rêve un peu fou, je n'y avais jamais pensé ». Quelques années plus tard, tout a changé. Vieux briscard, intérieur référé-

« J'étais dans mes petits souliers »

rencé, il s'empare du capitaine. Avec les Bonato, Foirest et Rigau-deau, il décroche la qualification pour les Jeux de Sydney. L'apothéose de sa carrière. « On a galéré. Lors du premier tour, on n'a remporté que deux matchs sur cinq, avec notamment un match de folie de Rigau-deau face à la Chine de Yao Ming », se rappelle Bilba, tout en consultant les stats de ces JO sur son ordinateur. Les Bleus éliminent en quart le Canada puis le pays hôte, l'Australie, en demi-finale. Avant de s'incliner 85 - 75 face aux États-Unis de Vince

Carter, Kevin Garnett et Gary Payton. « Lorsqu'on s'est vraiment mis à jouer dans cette finale, on s'est rendu compte qu'on pouvait les titiller. C'est un très grand moment ». Tout comme l'hommage rendu par ses coéquipiers, le 21 novembre 2001 à Chalon-sur-Saône. « Ils m'ont tous porté en triomphe, sur un fauteuil. J'étais blessé et ce devait être mon dernier match international. » Et sur la photo-souvenir, un petit jeune le soulève et fête sa première sélection : Florent Pietrus. « Une passation de pouvoir ».

SA CARRIERE

« Je n'ai pas vu le temps passer »

En trois mots : « Plaisir », « passion », « bonheur ». En 21 années de carrière, Jim Bilba a tout gagné. Champion de France espoirs en 1988 et 1989 avec Cholet, double champion de France avec Limoges en 1993 et 1994, champion d'Europe avec cette même équipe du CSP en 1993, quadruple vainqueur de la Coupe de France (1994, 1995, 1996 et 2001), champion de Grèce en 2002 avec l'AEK Athènes : le palmarès de « Trampoline Jim », le surnom qui l'a accompagné tout au long de sa carrière, a de quoi donner le tournis. Sans compter les quatre finales de Pro A perdues sous les couleurs de Villeurbanne face notamment, en 2001, aux frères Pietrus, les jeunots pétris de talent de Pau-Orthez. « Je n'ai pas vu le temps passer, j'ai toujours pris énormément de plaisir pendant toutes ces années, assure avec fierté celui qui a son maillot n°10 retiré et accroché au plafond de la Meilleraie. J'ai franchi petit à petit les étapes, je me suis

endurci ». Même l'évocation de sa grave blessure en 1997 ne le fait pas blêmir. « On venait de se qualifier pour le Final Four de l'Euroleague avec Villeurbanne, en remportant un match décisif à Istanbul. À la fin de la rencontre, on nous jetait plein d'objets, on a dû courir dans les vestiaires. J'ai poussé deux portes en verre et elles ont éclaté. Mon poignet également. Le sang a giclé comme dans les films d'horreur et deux coéquipiers m'ont fait un garrot avec une serviette ». Immédiatement opéré d'une rupture des ligaments du pouce à l'hôpital américain de la plus grande ville turque, Jim ne perd pas pourtant rien de sa positive attitude. « J'ai été privé de sept mois de basket, j'ai galéré, mais je n'étais pas abattu. Ça fait partie des embuches de la vie. Lors de mon retour, mon premier shoot n'a pas touché le cercle. Mais je n'ai pas paniqué. Je n'ai jamais retrouvé pleinement mes sensations, mais j'ai continué de bosser ».

LA RECONVERSION

« Je tournais en rond »

Certains sportifs arrêtent leur carrière avec une idée en tête. D'autres dépriment. Pour Jim Bilba, il fallait cocher cette deuxième option. « Pendant quelques mois, j'ai tourné en rond chez moi, comme un chien fou. Je n'avais aucun objectif. Je comprends que certains pêtent les plombs. Heureusement, moi, j'étais très bien entouré ». Finalement, Jim s'inscrit à la formation de General Manager à Limoges, en compagnie d'ex-sportifs de tous bords et il retrouve le sourire. Avec ses diplômés d'entraîneur déjà en poche, passés durant sa carrière, il rejoint, l'été 1998 le staff de Cholet, un an après avoir justement bouclé la boucle dans le club de ses débuts. « Jamais je n'avais imaginé être entraîneur-assistant. Finalement, j'ai saisi cette opportunité ».



L'AVENIR

« Envie d'être coach principal »

Ça le titille de plus en plus. Après avoir été l'adjoint d'Erman Kunter pendant quatre ans puis de Jean-Manuel Sousa jusqu'à décembre 2013, Jim Bilba se verrait bien enfilier les habits de coach principal. Il aurait même pu les inaugurer il y a quelques semaines lorsque Jean-Manuel Sousa s'est fait licencié. Mais le président du Cholet Basket a finalement opté pour Laurent Buffard, un ancien de la maison. Déçu ? « Non, assure simplement, avec beaucoup de respect, Jim Bilba. C'est vrai, normalement, lorsqu'un coach est viré, on propose le poste à son assistant. Là, le président m'a expliqué que l'on était dans une situation d'urgence et qu'il préférerait prendre quelqu'un de plus expérimenté ». Avec philosophie, le natif de Pointe-à-Pitre relativise. « J'attends patiemment mon heure. Je ne revendique rien, je n'ai jamais frappé aux portes. Je suis sûr qu'un jour, j'aurais une opportunité, à Cholet ou ailleurs. Mais il faut être lucide, il n'y a pas 150 000 places, c'est la guerre et c'est un boulot à risque ».

LA NBA

Jim Bilba en NBA ? Il n'en a jamais été question. La faute principalement à la frilosité des Américains et à leur dédain pour l'Europe. « Ils ne s'intéressaient pas à nous. Personne n'avait encore ouvert la voie dans les années 90. Hervé Dubuisson a fait un essai, on parlait de Richard Dacoury, mais c'est tout ». Pour-

« Aucun regret »

tant, bien plus tôt, le Guadeloupéen aurait pu se faire remarquer. « Au Ban-e-lot, mon coach avait des contacts avec des universités américaines. Mais je m'étais déjà engagé avec Cholet ». Des regrets ? Aucun. « Je ne me suis jamais posé la question. J'ai fait mon trou en France puis en Europe ».

LA FILIERE ANTILLAISE

Entre Cholet et les Antilles, c'est une histoire d'amour. Et tout a débuté avec Jim Bilba, l'un des pionniers. « Lorsque je suis arrivé, le club développait tout juste son centre de formation. Aujourd'hui, lorsque je vois le nombre d'Antillais dans toutes les catégories de jeunes, je suis très fier ». Depuis quelques années, la liste est longue. Guadeloupéens, Martiniquais, Guyanais, tous se dirigent vers le Cholet Basket, dans l'espoir de succéder à

« Une grande fierté »

Mickaël Gelabale, Claude Marquis, Rudy Gobert, Rodrigue Beaubois ou encore Kevin Seraphin qui ont, comme Jim Bilba, leur fanion accroché dans l'allée qui mène à la salle. « Chaque année, le club se rend deux ou trois fois aux Antilles pour discuter avec les formateurs, sur place. Un entraîneur est également invité pendant plusieurs jours dans le club. Le club est l'instigateur de cette filière antillaise et fait tout pour la pérenniser ».